

FESTIVAL HORS DU TEMPS
5ème saison



Concours de la Nouvelle
Réseau des Médiathèques - Niort
Printemps 2021

PLUS FORT QUE LA PLUIE

20 ans. 20 ans que nous attendions ce jour-là. Il pleuvait. Fort. Je savais qu'elle ne viendrait pas.

Nous nous étions promis, juré, de nous donner rendez-vous aujourd'hui précisément, quoiqu'il arrive. Nos routes s'étaient séparées à la fin de nos études, l'une partant pour le Canada, l'autre pour l'Australie, alors que nous nous connaissions depuis le berceau...

Nous étions nées à une semaine d'intervalle, nos parents étaient voisins et s'entendaient bien. Les miens étaient éleveurs de chèvres, cultivaient leurs céréales, recueillaient le lait, fabriquaient des fromages... Le père de mon amie enseignait au collège du village en plein cœur de l'Auvergne, sa mère était secrétaire de mairie.

Tout le monde nous connaissait, nous étions les « ClaudiAnne » : Anne et Claudine étant nos prénoms. C'est ainsi que l'on nous appelait en classe, tellement inséparables nous étions.

Un peu comme des jumelles ? Non, pire ! Mais allez comparer, impossible !

Dès le berceau, nous nous attirions l'une l'autre, nous communiquions par le regard, nos gestes, nos pleurs, nos rires... Presque rien ne nous séparait : même pas nos vêtements... Sans même nous concerter, nos habits se ressemblaient chaque jour dans leur couleur ou leur forme ; certes, nos mamans nous habillaient dans les mêmes magasins, mais nous laissaient tout de même choisir. Nous étions étonnées et amusées à chaque pull, imper, jean, T-shirt neufs quasiment identiques, sans que les achats aient été faits au même moment. Nous aimions aussi créer mille fantaisies avec nos longues chevelures, brune chez l'une, blonde chez l'autre.

L'endroit où nous préférions nous retrouver se trouvait là-haut, sur la colline, à quelques centaines de mètres à la sortie du village, là où quelques masures, en bois et pierre, sorte de burons, formaient un cercle, comme pour se raconter des histoires... et nous aussi on s'en inventait des histoires !

L'une des cabanes était notre havre de paix, notre jardin secret. Dès que la météo le permettait, nous y grimpions, retrouvions chaises, table et notre valise pleine de trésors.

De la maternelle au lycée, nous avons fréquenté les mêmes établissements scolaires, avec bonheur et réussite à la clé.

Au cours des classes élémentaires, nous avons montré beaucoup d'intérêts pour les cadeaux de la nature, notamment le monde des insectes et la flore naissant chaque printemps. Bien sûr il y avait les chèvres et surtout les chevreaux trop mignons à caresser, à nourrir, mais les fourmis me fascinaient et je criais au sommet de notre colline : « *plus tard je serai docteur des fourmis, docteur des fourmis, docteur des fourmis* » ; mon amie reprenait en écho : et moi *fleuriste des bois, fleuriste des bois, fleuriste des bois* ».

Et que dire de nos chambres ? Sans le vouloir, elles avaient des points communs dans la couleur du mobilier : blanc-gris pour mon amie, gris-blanc pour moi... Avec un poster mural entièrement floral, un grand lit à tiroirs, un bureau assorti, un miroir sur les portes du placard. Nous adorions à une époque nous déguiser, nous mirer dedans et grimacer à faire trembler l'araignée installée à l'angle du plafond...

En grandissant, nos corps peu à peu ont pris des formes ; nous les comparions, plus marquées chez l'une, plus gracieuses chez l'autre... Notre féminité nous intéressait, nous questionnait, nous interpellait...

Et puis un jour, le miroir nous a aidé à aller plus loin, un peu, un peu plus, encore davantage... à nous laisser aller dans nos jeux de caresses, c'était juste ma-gni-fi-que... Cette communion de nos corps s'ajoutait à notre amitié, la transformait, la transcendait... Nous avions tout juste 18 ans, sans autre expérience que la nôtre... Cela nous troublait, renforçait notre complicité. Mais nous étions d'accord : nous devions garder le secret de notre idylle bien au chaud, ne rien laisser paraître à notre entourage... C'était un énorme virage pour nous deux, sachant qu'une séparation était à prévoir. Mais nous voulions vivre notre relation maintenant, la partager, l'enrichir. Nous nous aimions tellement... Corps et Âme...

La musique était également un de nos centres d'intérêt. Notre hymne fétiche était la complainte de Carmen ; c'est sans retenue que nous chantions à tue-tête et en dansant, *l'Amour est enfant de bohème, qui n'a jamais jamais connu de loi...* » bien souvent nous nous aimions sur les musiques de cet opéra...

Le baccalauréat en poche, nos projets professionnels s'affinaient. Comme prévu, nous avons été admises, l'une en école vétérinaire, l'autre en sciences de la nature. Les établissements supérieurs étant situés dans la même ville, nos parents nous avaient accordé un appartement en colocation, ce qui nous enchantait bien évidemment ! Nous partagions quelques loisirs avec nos camarades d'école, mais préférions courir en espaces verts toutes les deux et accéder ensemble aux salles de sport universitaires.

Nous laissions le temps s'étirer devant nous vis-à-vis de nos chemins professionnels. Quant à notre devenir de femme, notre point de vue était différent, mon amie souhaitait être maman, moi pas.

Nous ne fermions pas la porte au genre masculin, mais notre rapprochement était tellement fort maintenant que ce sujet n'était pas prioritaire.

Et le jour arriva, celui où nous devions accepter la séparation par un grand éloignement géographique de manière à poursuivre nos études et entrer dans la vie active selon nos aspirations personnelles.

Durant l'été précédent, nous avons travaillé - comme depuis trois ans - dans l'exploitation maraîchine voisine, tout en donnant un coup de main à mes parents. Dès que nous le pouvions, nous grimpons avec sac à dos garni d'un pique-nique, dans notre cabane en haut de la colline ; notre plus grand bonheur était d'y dormir.

Avant notre départ et sous une certaine pression parentale, nous avons accepté de recevoir famille et amis durant une belle soirée fin septembre. Cela nous a fait très chaud au coeur de nous sentir entourées, encouragées :

-
- *Vous allez nous manquer,*
- *Revenez nous voir,*
- *Bonne chance dans vos études,*
- *Envoyez-nous de vos nouvelles... .*

Lors de notre dernière nuit passée dans notre cabane, nous n'avons pu fermer l'œil ; notre for intérieur était empli d'un mélange d'ivresse et de tristesse. Nos corps se sont mêlés comme jamais, le champagne accompagnait notre dîner savoureusement composé, nous nous abandonnions à des rires de gamines. C'était merveilleux... Nous étions le 9 octobre. C'est cette date que nous avons choisie pour nous donner rendez-vous ici, dans notre cabane, dans dix ans.

Cette durée nous semblait énorme, mais nous préférions nous épanouir à l'étranger, quitte à nous revoir d'ici là si l'occasion se présentait.

Promis, juré, rendez-vous ici dans dix ans.

C'est à l'aéroport de Roissy que nos routes se séparaient vraiment. Oh ! Que de douleurs dans nos cœurs, nous étions incapables de prononcer le moindre mot tellement nos gorges étaient serrées. Nous aurions voulu que notre dernière embrassade soit à la fois courte et forte... mais l'intensité de nos sentiments nous a dominées et les larmes n'ont pu être retenues. C'est finalement avec un grand sourire humide que nous nous sommes tourné le dos pour nous diriger vers notre salle d'embarquement respective.

Une nouvelle page de notre histoire s'écrivait.

Chacune s'est installée dans sa nouvelle vie. Un environnement à découvrir. Une adaptation au climat. Comprendre le fonctionnement de notre pays d'adoption. Notre place à prendre auprès de nos collègues.

Et surtout : installer un moyen pour com-mu-ni-quer !!!!!

Le décalage horaire nous offrait la possibilité de nous voir le midi pour l'une alors que le soir tombait pour l'autre. Nos échanges s'allongeaient durant les fins de semaine et nous avions bien du mal à éteindre nos ordinateurs... avec les mélodies de *Carmen* en fond sonore.

Mais nous avions confiance en nous, confiance en l'autre. Notre relation nous aidait à nous épanouir loin l'une de l'autre.

Les mois passaient vite, remplis par nos vies professionnelle, sportive, amicale, de voyages aussi dans ces grands espaces canadiens et ceux très variés de l'Australie.

Nous avons compris au fil du temps que nous pouvions continuer à vivre dans ces contrées lointaines, tout en continuant à nous rappeler la date d'un retour dans notre village d'enfance.

C'était sans compter l'imprévisible : l'année précédant nos retrouvailles, une pandémie, une cruelle et durable pandémie s'est installée dans le monde entier, déferlant comme une immense lame d'océan déchaîné. Un virus affaiblissait le système pulmonaire des adultes les plus vulnérables, mais devenait de plus en plus dangereux pour tous. C'était la panique dans tous les pays, dans tous les laboratoires, dans tous les hôpitaux...

Frontières fermées, aéroports inactifs, échanges internationaux quasiment nuls... Un iceberg insubmersible glaçait tout sur son passage...

Si nos activités professionnelles étaient peu affectées et heureusement nos contacts visuels toujours possibles, nous revoir à la date prévue devait malheureusement être reportée. Cela nous affecta, mais nous n'avions pas d'autre choix que de patienter.

Attendre. Attendre qu'un vaccin soit efficace et administré, qu'un traitement préventif soit mis au point, que des gestes quotidiens empêchent la propagation dans les familles, les lieux de travail et de loisirs... Un grand chambardement dans la vie de chacun. Une conscientisation des pouvoirs publics, des bouleversements financiers. Une guerre sournoise, destructrice, à laquelle les gouvernements ont dû faire face avec beaucoup de difficultés.

Cette situation dura cinq ans.

Peu à peu, la vie reprit son cours, mais le regard sur l'environnement s'était modifié. L'intérêt pour une existence où la nature est davantage respectée, ou la course à l'avoir est mise en second plan a dominé la société de consommation devenue si dangereuse pour l'humain.

Nos professions étant en plein dans le sujet, nous nous sentions vraiment actrices de ce mieux-être. Il y avait tant à faire...

Nos contacts restaient réguliers, quelque peu maturés par nos vies épanouissantes. Notre désir de nous revoir sur le lieu de notre enfance était toujours dans nos projets.

L'une comme l'autre y étions revenues, mais à des périodes différentes. Revoir nos proches était important, mais ces séjours sans la présence de l'autre procuraient un grand manque.

Mon amie m'annonça un jour qu'elle était amoureuse, que sa vie de couple était harmonieuse, qu'un projet d'enfant allait devenir réalité. C'était sa vie. Chacun la choisit, tente de la vivre au mieux. Je ne pouvais lui en vouloir, elle paraissait en plein accord avec ses aspirations personnelles. Ce fut tout de même une épreuve pour moi, car mes sentiments amoureux étaient encore très vifs à son égard.

Son mari connaissait mon existence, notre histoire ; on se voyait de temps en temps sur nos tablettes. Tous deux paraissaient visiblement heureux et je trouvais son compagnon enjoué, sensible dynamique.

Ce fut un garçon.

Les systèmes visio nous permettaient heureusement de poursuivre nos échanges presque en direct. Mais ce petit être accaparait sa maman, il me la prenait un peu...

Trois ans plus tard, mon amie s'est plainte de maux de tête récurrents, de plus en plus violents.

Examens, attente, inquiétude, espoir, verdict : tumeur au cerveau inopérable.

Coup de poignard dans mon coeur comme un arrêt cardiaque... Oh NON !!!! PAS ÇA !

Et incroyable : elle gardait confiance, riait souvent, était certaine que nous nous reverrions à la date prévue, dans deux ans.

Ses parents prirent leur retraite, déménagèrent en Normandie. Les miens étaient plutôt attirés par la Corrèze, cherchaient un repreneur pour leur exploitation. Ils s'y déplaçaient de temps en temps jusqu'à ce qu'ils y trouvent leur nouveau lieu d'habitation. Leur maison était vendue.

Mi-septembre, un texto me brûla les yeux... L'ambassade de France... Mes parents avaient eu un grave accident... Très grave même... Décédés tous les deux... Un effondrement, une grande douleur... Je devais donc rentrer en France rapidement. L'état de santé de mon amie s'aggravait aussi ; elle ne pouvait plus me téléphoner... Ce silence parental, ce silence de la voix aimée étaient insupportables.

Cette période fut un gouffre, immense, profond, à me demander quel sort m'était jeté...

Organiser les obsèques, prendre rendez-vous chez le notaire...

Et recevoir un autre texto du mari de mon amie : c'était fini... NON !!!!! un immense cri sortit de ma gorge en feu... Je m'écroulai dans ma chambre d'hôtel, pétrifiée, me sentant totalement abandonnée...

Les jours s'écoulaient, remplis de démarches et de désespoir... La date des retrouvailles avec mon amie approchait, m'enlevait toute énergie.

Le 8 octobre, je reçus un texto de son mari « *Claudine ne sera pas là, mais je peux venir si tu veux* ».

Après la cérémonie puis le rendez-vous chez le notaire, je pris le chemin de notre cabane enchantée : un tas de pierres la remplaçait, plus de haies, plus d'arbres, un vaste désert herbeux laissé à l'abandon, juste un chemin tracé par des marcheurs sans doute. Ma vie n'avait jamais été aussi noire, aussi dévastatrice. Un chaos total.

J'avancais sur ce sentier je ne sais avec quelle force, celle de mon amour pour mon amie sans doute, bien plus fort que la pluie. Pouvais-je espérer à l'avenir un rayon de soleil dans mon existence ?

« *L'Amour est enfant de Bohème qui n'a jamais jamais connu de loi...* » l'indicatif de mon téléphone me fait sursauter...

- Allô, Anne ?

- oui,

- *j'arrive dans cinq minutes* répond François.

Ce 9 octobre, il pleuvait. Très fort.

Nicole MIOT

8 avril 2021